

## Histoires de danse et d'humanité

Stéphanie Brody

Numéro 119 (2), 2006

Danser aujourd'hui

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brody, S. (2006). Histoires de danse et d'humanité. *Jeu*, (119), 16–20.

## Congress on Research in Dance

# Histoires de danse et d'humanité

**L**a conférence internationale sur la danse et les droits de la personne, présentée à l'occasion du Congress on Research in Dance (CORD), s'est tenue à Montréal, en novembre dernier<sup>1</sup>. Lorsque Naomi Jackson, initiatrice de cette conférence et éditrice de l'anthologie *Right to Dance; Dancing for Rights*, commence à s'intéresser au lien qui pourrait exister entre la danse et les droits de la personne, son entourage est sceptique. La danse est, le plus souvent, vue comme un divertissement sans conséquences. Alors, comment cet art marginalisé et incompris peut-il être lié à un sujet aussi sérieux que les droits de la personne ?

Eh bien, ils étaient plus d'une centaine – danseurs, chorégraphes, pédagogues, travailleurs sociaux, intervenants communautaires, ethnologues, anthropologues, philosophes, thérapeutes du mouvement, spécialistes en médecine sportive et même ingénieurs – à illustrer, avec brio et d'une myriade de façons, les innombrables liens qui existent entre danse et droits de la personne. Au-delà du jargon scientifique et des théories développées par ces praticiens et chercheurs, ce sont avant tout des histoires personnelles, souvent très émouvantes, qu'ils nous ont racontées ou même dansées. Cette conférence, c'est la danse qui blesse, qui humilie et qui asservit, mais c'est aussi celle qui guérit. Car le corps est parfois aussi un formidable outil de résistance, un moyen de s'affirmer et de s'émanciper, autant individuellement que collectivement. Voici quelques-unes de ces histoires, glanées au fil des présentations.

### Un corps pour se réinventer

Il arrive que le corps trahisse qui nous sommes et d'où nous venons. Mais il peut aussi se mouler sur l'image que



1. Dena Davida était la responsable du comité organisateur de cet événement présenté en collaboration avec le programme de doctorat en Études et pratiques des arts de l'UQÀM et le Département de danse de l'UQÀM.

Maclovía Ruiz, jeune immigrante mexicaine aux États-Unis, trouvera grâce à la danse sa place au soleil dans son pays d'accueil ; en 1936, elle dansera *Carmen* au Metropolitan Opera. Photo : San Francisco Performing Arts Library and Museum.



nous souhaitons projeter. Ainsi, selon Nina Spiegel, conservatrice du National Museum of American Jewish History, à Philadelphie, un premier festival de danse folklorique, organisé par Gurit Kadman, en 1944, au kibboutz Dalia, a contribué à la création d'une culture nationale en Israël. Bravant routes dangereuses et couvre-feux, les colons assistent en masse à ce festival – et à celui de 1947, fort de 25 000 spectateurs – où les corps de 500 jeunes et exubérants danseurs promeuvent le « Juif nouveau », tel que vu par certains tenants du sionisme. Ce corps, fort et actif, détonne avec celui, meurtri et abattu, du Juif des camps de concentration. La fièvre de la danse folklorique se répand et s'organise, s'alliant même avec la centrale syndicale Histadrout. En plein Holocauste, les habitants du futur État d'Israël crient leur résilience à la face du monde. Ils sont en vie, forts, et se construisent une nouvelle nation, en dépit des horreurs.

À l'image des Juifs d'Israël, certaines femmes immigrantes se forgeraient une nouvelle identité corporelle pour mieux négocier les difficultés qu'elles rencontrent dans leur terre d'accueil et s'y intégrer. C'est du moins ce que soutient Jeff Friedman, professeur adjoint au département de danse de l'université Rutgers, en citant deux exemples. En





Une farouche dénonciatrice des injustices sociales : Mallika Sarabhai, directrice du Darpana Dance Academy of Performing Arts, à Ahmedabad, en Inde. Kaun, chorégraphie de Mallika Sarabhai. Photo : Yadavan Chandran.

1914, une fillette mexicaine, Maclovía Ruiz, immigre à San Francisco. La petite, qui ne parle pas l'anglais, est sujette aux railleries. Pour lui rendre son sourire, sa mère l'inscrit à un cours de ballet : la professeure la trouve trop foncée, et sale, et lui ordonne, devant tous, d'aller se laver ! Qu'à cela ne tienne ! Ruiz utilisera la danse espagnole, apprise de son père, pour se métamorphoser en femme sensuelle et fière. Sa posture et sa façon de se mouvoir lui confèrent assurance et prestige, qui la porteront jusqu'au Metropolitan Opera, sous la direction de Balanchine<sup>2</sup>. Même scénario pour Gloria Unte qui, à six ans, quitte l'Italie pour les États-Unis. Comme Ruiz, elle ne parle pas l'anglais. En classe, lorsqu'elle demande d'aller aux toilettes en italien, la maîtresse la frappe et la petite mouillera plus d'une fois son pantalon, devant les élèves ! Mais Unte, la rebelle, excelle dans les sports, où elle se sent enfin bien dans son corps. En gagnant contre les garçons et en défiant la norme sociale de l'époque, la demoiselle déjoue le statut subalterne que lui impose son pays d'adoption. Pressions obligent, elle se tournera toutefois vers la danse qui, loin des restrictions sociales, lui offre une liberté. Adulte, Unte aidera d'autres immigrants à utiliser leur corps pour jeter un pont entre eux et leur nouvelle culture, en enseignant la danse dans la communauté.

### S'ouvrir à la vie... ou à la mort

Pour Elizabeth W. Young, de l'université de l'Arizona, la danse peut même briser le cycle des inégalités sociales. Young a pu observer des jeunes d'une école pour enfants

2. Maclovía Ruiz est décédée en décembre 2005. NDLR.

sans domicile fixe, d'abord méfiants et même agressifs, s'ouvrir peu à peu aux autres et gagner en confiance, en participant au programme de danse communautaire mené par Dance Arizona Repertory Theater (DART). Tout aussi touchant que le récit de ces jeunes qui s'ouvrent à la vie est celui de la chorégraphe américaine Anna Halprin qui, à 80 ans passés, décide de chorégraphier la vérité toute crue de son corps vieillissant. Dans une société atteinte d'âgisme (surtout envers les femmes), dans le milieu de la danse où le corps semble perdre tout attrait après 40 ans, sa série *Still Dances with Anna Halprin*, performances-photographies méditatives, créées en collaboration avec Eeo Stubblefield, tient de l'exploit. La vue du corps nu, ridé et fragile de cette femme, couchée dans le tronc d'un séquoïa en décomposition, vous jette à terre et vous convainc qu'une telle démarche, qu'un tel corps, a sa place dans le monde.

### Je me souviens

La danse porte parfois les blessures d'un peuple. Melissa Teodoro, ethnologue spécialisée en danse, dévoile l'étrange et touchante histoire des Farotas de Talaigua. Imaginez un instant des hommes qui, aujourd'hui encore, charrient, à même leur corps, l'humiliation subie par les femmes de leurs ancêtres, les farotos de Colombie, aux mains des conquistadors. Chaque année, les Farotas se travestissent – jupes colorées, chapeaux, maquillage criard, bijoux et parasols – et recréent une danse qui commémore la bravoure de treize guerriers farotos qui, déguisés en femmes pour tromper l'ennemi, massacrent les soldats qui ont abusé physiquement et sexuellement des femmes de ce peuple. Mais leur danse, fait remarquer Teodoro, n'exprime pas le triomphe. Car c'est le pas lourd et l'échine courbée qu'ils défilent, sous les regards intrigués des fêtards des carnivals auxquels ils participent. Selon Teodoro, l'aspect très symbolique de la danse, qui ne reproduit pas le combat ancestral comme tel, servirait à gommer une part du traumatisme subi, douloureux pour l'imaginaire collectif, tout en permettant que la déchirure ne soit jamais oubliée.

« En tant que danseuse, je trouve plus logique de danser l'horreur de la violence entre castes que le bhakti ou l'amour de Shiva », lance la danseuse et chorégraphe Mallika Sarabhai, directrice du Darpana Dance Academy of Performing Arts, à Ahmedabad, en Inde. Andrée Grau, titulaire de la Chaire des programmes de danse à l'université Roehampton de Londres, tenait à nous présenter l'histoire de cette artiste polyvalente et engagée. Car, pour celle qui incarne Draupadi dans *le Mahabharata* de Peter Brook, au Festival d'Avignon, en 1985, l'art est un agent de changement. Sarabhai, qui ne fuit pas la controverse, est de toutes les tribunes. Alors, quand le parti nationaliste hindou BJP, dont elle décrie les abus de droits de la personne, prend le pouvoir, cette enfant chérie de l'Inde se retrouve du mauvais côté de la clôture. Lorsque les hindouistes détruisent la mosquée Babri, à Ayodhya, en 1992, et assassinent des musulmans, Sarabhai réplique en fondant le Center for non-violence through the arts, au sein de Darpana. En 2002, elle dépose même une poursuite d'intérêt public contre le gouvernement de la province du Gujarat pour son implication dans des pogroms anti-musulmans. Le harcèlement administratif, qui menace la survie de Darpana, se transforme en menaces directes. Un journal la traite de « putain des musulmans ». Elle sera même accusée de trafic humain. Mais tout cela ne fait que renforcer la détermination de Mallika Sarabhai, qui poursuit toujours sa lutte contre les injustices sociales.



En vrac, voici quelques-uns des autres sujets abordés lors de cette conférence : der-viches tourneurs frappés d'interdiction ; Cambodgiennes, rescapées des charniers de Pol Pot, pansant leurs blessures grâce à une thérapie par le mouvement, au Kovler Center for Survivors of Torture ; chorégraphes comme Pearl Primus qui, en 1945, crée *Strange Fruit*, une danse qui décrie le lynchage des Afro-Américains, ou comme Jessica Fogel dont la chorégraphie *We Will Meet Again in Petersburg* fait la lumière sur les violations des droits de la personne perpétrées sous Staline ; chorégraphies de la Verde Gaio Dance Company, fondée à des fins de propagande pour appuyer le régime totalitaire du Portugal ; droits des danseurs, entre santé et esthétique, etc.

La liberté de contrôler son corps, de se déplacer comme bon nous semble à l'intérieur et à l'extérieur de son pays, une vie libre de torture et d'esclavage, le droit de participer à la vie culturelle de sa communauté, la liberté d'expression et d'opinion : voilà seulement une fraction des principes soutenus par la Déclaration universelle des droits de l'homme qui se rapportent au corps et à la danse, tels que relevés par Naomi Jackson dans l'introduction de *Right to Dance ; Dancing for Rights*. Et puisque ces droits filtrent à travers tous les aspects d'une société, cette première conférence internationale sur la danse et les droits de la personne a démontré clairement que la danse est inscrite à même le tissu social et le développement de nos sociétés. Ainsi, la danse sort de la seule sphère culturelle, où elle est généralement confinée, pour déborder, comme il se doit, sur les plans politique, historique et même économique. Merci aux organisateurs pour un si formidable espace de réflexion. ■

Stéphanie Brody écrit sur la danse et est collaboratrice au quotidien *La Presse*.

KATYA MONTAGNAC

## Les droits de la danse

Curieusement, l'association des termes « danse » et « droits de la personne », réunis à l'occasion du colloque organisé cet automne à Montréal par le Congress on Research in Dance (CORD), a suscité l'étonnement. L'intitulé soulève pourtant des questions d'une grande actualité en danse. Rappelons-nous, en effet, des conclusions alarmantes des dernières études concernant l'état de la profession du danseur en France comme au Québec<sup>1</sup>, ainsi que des affaires qui surgissent régulièrement à propos des

1. Rapport final sur *la Profession de danseur*, enquête commandée en 2002 par le ministère de la Culture, CESTA, juillet 2003 ; *Étude sur la situation des interprètes*, réalisée par le RQD, automne 2002 ; *Portrait de l'enseignement de la danse au Québec*, réalisé par le Groupe DBSF pour le RQD, automne 2002.